

Naturellement il avait menti en disant qu'il allait aussi au sermon. Naturellement il y alla pour n'avoir pas menti. Naturellement il était sur le parvis de Notre-Dame comme une âme en peine quand madame de Néers descendit de son coupé.

Il la salua au passage; mais le reconnut-elle? Ce fut à peine si elle s'inclina. Et d'ailleurs n'était-ce pas un premier salut à Dieu?

On voyait, en la suivant des yeux, qu'elle était bien chez elle à Notre-Dame. Elle traversa la foule comme un serpent qui coule entre les grandes herbes; elle arriva devant la chaire sans douter un instant qu'elle pût aller jusque-là.

Le prédicateur tonnait contre les femmes déchues. « Et pourtant, s'écriait-il en s'adoucissant, si c'est la femme qui nous a fermé le Paradis, c'est la femme qui nous a donné Dieu. »

## IV

*Où va une femme qui va au sermon*

Lord Sommerson avait lui-même fendu la foule pour suivre des yeux les émotions toutes catholiques de madame de Néers par les expressions de sa figure. Sans doute elle allait s'indigner comme le prédicateur contre les infidèles et contre les pécheresses. Cette femme, tout à Dieu, devait se montrer tour à tour dédaigneuse et charitable, foulant d'un pied d'archange vengeur les voluptés de ce monde et laissant déjà percer sous sa robe les blanches ailes qu'elle devait reporter au ciel.



Mais lord Sommerson ne vit rien de tout cela.

A peine s'était-il avancé vers la jeune femme qu'elle avait disparu. Vainement il la chercha dans toute l'assemblée, elle n'était plus là.

— Est-ce qu'elle s'est envolée vers Dieu ? demanda-t-il, comme s'il eût assisté à un miracle.

Que pouvait-elle être devenue ? Quelle que fût l'éloquence du prédicateur, lord Sommerson ne resta pas sous la chaire, il sortit en toute hâte comme s'il dût retrouver madame de Néers. Il jugeait qu'elle passerait bien cinq minutes à attendre sa voiture ou à la retrouver. Comme elle n'avait pas de valet de pied, sans doute elle était allée directement vers son cocher, car lord Sommerson ne la trouva pas au portail. Il se hasarda lui-même à travers les cent voitures de maître rangées sur la place.

Une voiture partit comme une flèche ; quoique un store fût baissé, il reconnut madame de Néers.

Il s'aperçut même qu'elle n'était pas seule. Il se demanda quelle pouvait bien être cette

tête brune, trente ans, moustaches en croc, col cassé, nez proéminent, gants gris-perle, car il avait vu tout cela.

Quoiqu'il fût devenu déjà quelque peu philosophe et qu'il ne s'étonnât plus beaucoup devant le spectacle de la comédie humaine, cette manière d'aller au sermon le surprit. Ce n'était pas très orthodoxe de faire son salut dans un coupé avec un store baissé, en compagnie d'un prédicateur de l'ordre profane. Un store baissé par le plus beau brouillard du monde ! Lord Sommerson ne douta pas que le sermonneur ne répandît toutes ses actions de grâce sur la dame et qu'il ne la conduisît droit au ciel.

Le marquis chercha la voiture et ne la trouva pas, mais il voulait obéir à sa curiosité : il sauta dans un fiacre à deux chevaux, disant au cocher qu'il lui donnerait vingt francs s'il suivait le coupé olive qui fuyait à toute vapeur.

Le cocher tenta l'aventure, comptant sur les embarras de voitures. Il avait bien raison, car en plein boulevard Sébastopol, il rejoignit le coupé olive dont le cheval piétinait devant des charrettes.



A deux reprises, lord Sommerson vit apparaître à la portière le chapeau de celui qu'il considérait déjà comme son rival, quoiqu'il n'eût jamais dit à madame de Néers qu'il aspirait à sa main.

Après quelques haltes forcées, on arriva rue de Trévisé.

Les amoureux avaient perdu près de dix minutes dans le trajet, mais était-ce bien du temps perdu ?

Devant le n° 6, la portière du coupé s'ouvrit, madame de Néers descendit la première et entra dans la maison sans se retourner, comme une femme qui a déjà l'habitude de l'escalier. Naturellement, l'homme aux gants gris-perle et au col cassé la suivit comme son ombre.

La femme qui a perdu son ombre, c'est la femme aimée, puisque son amant la prend pour la sienne.

Lord Sommerson, qui jusque-là ne s'était pas préoccupé des choses de la religion, se sentit tout d'un coup porté à prêcher. Il aurait voulu monter en chaire pour s'indigner contre la perversité des femmes et faire un

beau sermon sur l'adultère. Mais son fiacre n'était pas une chaire à prêcher ; il garda chrétiennement le silence.

Il n'en pouvait croire ses yeux. Était-ce bien cette marquise sévère, toute confite en Dieu, qui venait de faire ce voyage dans le coupé olive ? Était-ce bien elle qui parfumait l'escalier de cette maison des encens de sa vertu ? Et cette maison ne s'abîmait pas sur elle pour ensevelir la femme adultère !

Lord Sommerson se sentait toutes les colères de Bossuet et du père Hyacinthe.

— Et pourtant, dit-il tout à coup en riant, si elle montait mon escalier je trouverais cela si naturel !

Ce qui prouve une fois de plus cette vérité primordiale, à savoir que tout le monde a tort ou que tout le monde a raison.

Cette découverte ne le désobligeait qu'à demi : il était furieux que madame de Néers eût un amant ; mais ce qu'il voyait, n'était-ce pas une amorce ? Jusque-là il lui paraissait impossible de vaincre cette farouche vertu, maintenant il pourrait l'attaquer en toute confiance. La jalousie le mordait au cœur, mais il n'avait



pas le droit d'être jaloux. Et d'ailleurs, quoiqu'il eût rêvé la plus vertueuse des femmes, c'était la vertu avec un mari !

Or, quand on aime une femme qui a un mari on peut bien aimer une femme qui a un amant.

Nous sommes dans le monde des pervers et je ne vous ai pas présenté lord Sommerson pour un saint ni pour un Caton.

## V

*Le coupé magique*

Quelques jours après, le marquis de Sommerson, qui conduisait en phaéton dans l'avenue de l'Impératrice et qui allait au pas sous prétexte de causer avec une victoria voisine, vit passer le coupé olive de la marquise.

Était-ce elle ou était-ce lui ?

Il ne prit pas le temps de mettre un point à sa phrase, il partit sur une virgule et dépassa bientôt le coupé olive.

C'était elle. Elle le reconnut et elle daigna même le saluer de ce demi-sourire qu'il connaissait déjà si bien. Il sentit qu'il l'aimait vio-



lement. Il ne pouvait s'expliquer comment une figure, presque austère à force de sévérité, pût ainsi allumer son cœur et lui inspirer les plus furieux désirs et les étreintes à jamais inassouvies.

— Je sais bien pourquoi, dit-il tout à coup en la regardant toujours, car les deux voitures se touchaient presque, on a d'autant plus la volonté de dominer cette femme qu'on ne pourra pas la dominer. Quelle que soit l'énergie de l'homme, elle sera la force devant lui, elle le jettera à ses pieds, ce n'est jamais elle qui s'humiliera, elle gardera sa souveraineté.

Jusque-là, lord Sommerson avait été maître de ses maîtresses. Il se croyait un homme fort qui triomphe de tout, dans son scepticisme, mais il voyait son maître devant lui. Il éprouvait quelque volupté à se désarmer et à montrer sa faiblesse ; il pensa qu'il lui serait doux, un jour ou l'autre, de dire à cette femme : « Aimez-moi, j'obéirai. »

L'amour prend tous les caractères et toutes les physionomies ; il n'est éternel que par ses métamorphoses ; la passion renouvelle le cœur parce qu'elle revient toujours sous une

autre figure ; elle prend tous les masques ; elle rit après avoir pleuré ; elle aime les sacrifices après les tyrannies, parce que la passion vit de curiosité et d'imprévu. A chaque traversée elle change de navire, elle aspire à d'autres rives, quels que soient les naufrages.

Mais comment lord Sommerson s'embarquerait-il avec madame de Néers ? Il ne se doutait pas ce jour-là que l'heure fût si proche.

Après un premier tour devant le lac, il s'aperçut que le coupé olive s'éloignait vers le pré Catelan. Il suivit à distance avec toute la discrétion d'un curieux. Pourquoi madame de Néers descendit-elle de son coupé à la porte méridionale du pré Catelan ? Pourquoi parla-t-elle allemand à son cocher ? Sans doute parce que c'était un cocher allemand qui n'était pas assez familier aux élégances de la langue française.

— Je suis bien sûr, dit lord Sommerson, que monsieur de Néers ne sait pas l'allemand. Je commence à m'expliquer pourquoi les femmes recherchent les cochers qui n'entendent pas le français.



Madame de Néers était voilée. Sous prétexte que le soleil pouvait la regarder, elle se voila une seconde fois par son ombrelle.

Le marquis de Sommerson, qui n'osait s'avancer à sa suite, jugea qu'elle allait à la vacherie.

Mais, encore une fois, pourquoi n'y pas aller en coupé?

C'est qu'elle avait rencontré au Bois l'homme au col cassé.

En effet, l'homme au col cassé passa devant lord Sommerson et entra dans le coupé olive comme s'il entrait chez lui.

Lord Sommerson avait bien envie de le mettre à la porte, mais l'amour est un dieu, voilà pourquoi il est patient.

Le marquis descendit, il donna les guides à son groom et il lui dit de se promener dans le voisinage pendant qu'il fumerait un cigare.

Il s'aperçut bien vite que ce jour-là l' amoureux était pressé. A peine dans le coupé il regarda à sa montre. Madame de Néers devait à peine être arrivée à la vacherie. L' amoureux sortit la tête du coupé pour parler au cocher qui lui parla dans la langue de Goethe.

— Ah! diable, dit lord Sommerson, il me faudra apprendre l'allemand. Je n'ai pas toutes les qualités de l'emploi.

L' amoureux regarda encore à sa montre. Il frappa du pied avec impatience comme un homme qui donnera à peine une minute de grâce.

Cependant madame de Néers ne revenait pas. La minute de grâce était passée. On en accorda une seconde, puis une troisième. Puis, tout à coup, on sauta à terre, on dit encore un mot au cocher et on s'éloigna en toute précipitation, comme si on craignait d'être rappelé.

— Eh bien! dit lord Sommerson en souriant, la place est libre; si je suis un homme je vais la prendre.

Le marquis voulut sans doute se prouver à lui-même qu'il était un homme, car il s'avança d'un pas décidé vers le coupé olive.

Il s'arrêta court comme s'il eût l'effroi de son action, lui qui n'avait peur de rien.

— Après tout, dit-il, plus résolu que jamais, qu'est-ce autre chose que l'amour sinon un audacieux?



Il avait pris la poignée de la portière, il parla le français de Molière au cocher, qui lui répondit en secouant la tête. Cet homme avait bien vu que sa maîtresse connaissait lord Sommerson, il ne l'empêcha donc pas de monter dans la voiture.

— Et maintenant que j'y suis, dit le marquis, nulle puissance humaine ne me forcera à descendre, car si je descendais je ne serais plus un homme.

Cinq minutes se passèrent. Quelque décidé qu'il fût, « le remplaçant » sentit un battement de cœur quand il vit se dessiner la silhouette de madame de Néers. Elle s'avançait avec la rapidité d'une femme qui vient de faire une bonne action et qui va à une bonne œuvre.

Le marquis avait baissé les stores de son côté, mais elle vit bien que la voiture était occupée. Elle dit un mot au cocher, elle ouvrit la portière et elle se blottit dans la voiture en donnant la main à son amoureux.

Elle poussa un cri, mais la voiture était partie, — non pas du côté de la foule, mais du côté de la solitude.

— Chut ! dit lord Sommerson, c'est toute

une histoire que je vais vous conter : il n'y a pas de quoi se jeter par la portière.

— Mais, monsieur, c'est une violation de domicile...

— Conjugal, dit le marquis, qui ne perdait pas sa présence d'esprit.

Madame de Néers se mordait les lèvres; elle ne savait que dire, elle ne savait que faire. Qu'était-il arrivé ? Est-ce que lord Sommerson connaissait son amant ? Elle perdait la tête.

— Madame, je suis ici, je ne vous dirai pas parce que je vous aime, vous le savez bien, mais parce qu'un autre n'y est pas.

La marquise regardait le jeune lord en silence avec l'œil terrible d'une implacable.

Le coupé fuyait toujours.

— Oui, madame, déchaînez sur moi toutes vos colères, mais ce n'est pas ma faute s'il vous a plantée là. Il est venu, il vous a donné une minute de grâce. Comment vouliez-vous qu'il attendît, quand mademoiselle Cora l'attendait au bord du lac ? J'ai jugé que je pouvais en toute humilité et en tout orgueil m'emparer d'une place si mal occupée. Certes, je ne vous ferai pas un crime d'avoir eu un



amant, puisque je ne viens pas pour parler de votre salut. Vous êtes adorablement belle : je suis éperdûment amoureux. Vous êtes trahie : je vous offre un refuge dans mon amour.

Tout cela était dit un peu à la diable et à bâtons rompus. Lord Sommerson prenait la main de la marquise, elle s'indignait, elle montrait des larmes, elle lui ordonnait de descendre. Mais il ne se laissait pas désarmer.

Le coupé olive fuyait toujours. On avait dépassé l'avenue des Acacias, on se trouvait sous les grands marronniers. Chaque fois que madame de Néers voulait tirer le cordon, le marquis arrêtait sa main et la baisait.

— Cet homme qui nous conduit, dit-il, c'est notre destinée, allons où il lui plaira.

Madame de Néers savait bien où on allait. Quand elle prenait son amant au Bois, c'était pour passer une heure avec lui au boulevard Maillot, dans le petit hôtel du comte d'Arcy. Le comte était en Italie, l'amant de la marquise avait la clef de l'hôtel.

Madame de Néers avait fini par s'adoucir.

— Non, dit-elle en souriant, laissez-moi par-

ler au cocher, car il nous conduirait devant une porte dont vous n'avez pas la clef.

— Eh bien! dit le jeune lord, promenons-nous dans les bois pendant que le loup n'y est pas.

— Êtes-vous bien sûr que le loup n'y soit pas?

— Le loup, madame, ce n'est pas moi, c'est vous. Je le sens aux dents qui me dévorent.

Madame de Néers était redevenue sérieuse. Le marquis fut adorablement doux, craignant qu'elle ne remontât sur sa colère. Mais tout à coup, elle le regarda fixement, ses yeux s'adoucirent, son front s'illumina, un ineffable sourire passa sur ses lèvres, elle se jeta dans ses bras en lui disant avec une passion soudaine, mais profonde :

— Je t'aime!